

# UNE PARENTHÈSE

Laura Colombo\*

La cure de cette patiente, que j'ai choisi de vous présenter, s'est déroulée il y a une dizaine d'années alors que j'étais jeune analyste. J'ai pensé d'emblée que la distance me séparant de ce moment pouvait représenter une difficulté induisant une confusion entre l'actuel et le passé, entre le sens que je peux (re)donner aujourd'hui à ce matériel clinique et celui qui avait guidé mes interventions dans la cure. Malgré mes hésitations j'ai persisté et pris conscience progressivement, au fil du travail d'écriture, qu'il m'avait fallu tout ce temps pour pouvoir parler de cette patiente.

Ainsi, le choix de ce cas, tout comme celui de retenir certains éléments du matériel clinique et pas d'autres, parle -t-il déjà du contre-transfert.

Cette analyse m'avait fortement mobilisée dans mes éprouvés contre-transférentiels, j'en avais le souvenir. J'avais aussi celui d'avoir dû chercher à comprendre ce qui se passait en moi pour aider ma patiente, seule et avec des collègues que je sollicitais alors. Présence d'un premier après-coup donc, au temps présent de la cure.

Si certains événements factuels de l'histoire de la patiente pouvaient avoir une résonance intime, c'est davantage l'écho que le matériel clinique a eu avec les fantasmes inconscients mis à jour par ma propre analyse, plutôt qu'avec la réalité des événements de mon histoire.

Ce travail d'écriture a constitué un nouvel après-coup, un après-coup de l'après-coup, suscitant de nouvelles associations et une nouvelle compréhension des mouvements à l'œuvre.

Je vais présenter ici les premiers temps de cette analyse, et l'installation du processus arrimé à mon contre-transfert.

Le cadre sera souvent mis en tension, sollicité par l'actualisation d'un trauma primaire, cela jusqu'à une demande soudaine de laisser le divan pour passer en face à face et qui s'avérera être un moment mutatif, permettant la poursuite de la cure.

## Des affects dans le contre-transfert

Jeanne est une jolie femme, dans la quarantaine, très soignée dans son apparence, habillée avec goût, au visage lumineux et expressif. L'un de ses amis psychiatre lui a soufflé qu'elle pourrait peut-être faire une analyse. Elle a trouvé dit-elle avec un certain enthousiasme que c'était « une très bonne idée ».

---

\* Psychanalyste, membre de la SPP et membre du groupe Toulousain de la SPP.

Il y a quelque chose d'enfantin dans son attitude, une sorte de naïveté et de joie qui m'amène à me la représenter d'emblée, dès cette première rencontre, comme une femme-enfant ou une petite fille.

La légèreté de ce premier contact presque joyeux disparaît lorsqu'elle me fait part du fait qu'elle se sent très angoissée et dort très mal. Deux raisons principales à cela me dit-elle : d'une part des difficultés professionnelles et d'autre part le diagnostic d'une tumeur cérébrale chez sa mère, posé il y a maintenant plusieurs mois et dont le pronostic est peu favorable.

Laissant rapidement cette dernière question de côté elle développe longuement ses déboires dans le domaine professionnel qui suscitent en elle des affects de tristesse et de colère témoignant d'une profonde blessure narcissique. Il y a une quinzaine d'années, elle avait fait un travail psychothérapique en face à face d'une année motivé par une grande fatigue devant ses charges professionnelles.

Jeanne occupe depuis de nombreuses années un poste important dans une entreprise internationale d'envergure. Récemment, elle a obtenu une promotion interne aux responsabilités conséquentes mais à laquelle a rapidement succédé un retour à ses fonctions précédentes lui laissant un sentiment intense de dévalorisation.

Elle supporte mal cette disqualification et surtout d'en être à ce point affectée. Elle se vit comme une battante, une femme courageuse, dans un environnement exclusivement masculin, dans lequel dira-t-elle, pour se faire sa place il faut tenir tête aux hommes et les défier. « Être une femme dans un monde d'hommes ce n'est pas pour me déplaire ! » me dira-t-elle soudainement et avec un grand sourire. Elle dit ne pas avoir froid aux yeux et a conscience d'exercer une certaine séduction lorsqu'elle s'amuse à choquer les hommes avec des plaisanteries aux sous-entendus à caractère sexuel.

Elle racontera plus tard, au cours de l'analyse, de nombreuses scènes de jeux de séduction, pas seulement dans le milieu du travail, mettant en avant une sorte de frivolité qui contraste avec ses fonctions et sa responsabilité professionnelle.

Mais je m'interroge déjà sur la nature de ce comportement immature et séducteur. Les représentations de la femme d'affaire et de la petite fille se disputent la primeur, se superposant ou alternant rapidement dans mon esprit, m'amenant à m'interroger sur la présence d'un possible clivage.

Jeanne évoque en fin de séance de ce premier entretien, la maladie de sa mère. Celle-ci a été opérée de la tumeur cérébrale qui l'affecte et en garde d'importantes séquelles motrices.

Je m'aperçois alors que j'étais en attente qu'elle me parle de sa mère et de son état de santé. Il avait suscité en moi un affect de tristesse devant une possible perte prochaine, sujet qu'elle semblait avoir jusque-là soigneusement évité.

Après l'évocation de la personnalité de sa mère, froide, autoritaire et peu affectueuse avec elle dans l'enfance mais très « sociale », exubérante avec l'entourage et centrée sur sa propre personne, Jeanne poursuit sur le fait qu'elle a eu une sœur, décédée d'une mort subite dans le premier mois de vie alors qu'elle-même avait 13 mois.

Je penserai que derrière la mère froide se cachait peut-être une mère morte, au sens de Green.

Le souvenir de l'existence de cette sœur s'est semble-t-il effacé jusqu'à ce que sa grand-mère maternelle lui en parle lorsqu'elle est âgée de 8 ans. Cette grand-mère lui racontera alors qu'au moment du drame elle la cherchait dans tout l'appartement en l'appelant de manière incessante durant plusieurs jours par le redoublement de la première syllabe de son prénom. Une petite sœur disparue dans le silence des parents et avec elle son souvenir.

Jeanne a aussi un frère de 5 ans son cadet, pour lequel elle développe d'emblée une intense jalousie. Un « singe savant, très chouchuté » selon ses dires alors qu'elle, elle n'a pas été attendue par ses parents, sa mère n'ayant découvert qu'elle était enceinte qu'à son cinquième mois. Un déni de grossesse antérieur au trauma lié à la mort du bébé.

Son mari est beaucoup plus âgé qu'elle et ils ont ensemble deux enfants qui débudent leurs études supérieures. Cet homme, veuf à la suite du suicide de sa première femme, est décrit comme étant souvent brutal verbalement, maniant l'ironie et parfois même le mépris. Très sensible à ses mouvements d'humeur, il supporte mal ses plaintes et elle s'efforce donc d'être toujours gaie et joyeuse en sa présence.

Retrouvait-elle avec lui sa mère déprimée par le décès de la petite sœur ?

« On dit de moi que je suis pétillante et ça me plaît » me dira-t-elle. A ce moment je retrouve la petite fille et imagine une enfant vivante coûte que coûte !

J'ai alors un affect que je qualifie d'emblée de nostalgique, et dans l'après-coup j'éprouve une certaine tendresse pour une petite fille joyeuse disparue depuis longtemps, elle, ou moi...? Un mouvement nostalgique d'un temps passé, avec un avant et un après, séparés par un événement en lien avec la perte. Je m'interroge sur cette présentation hypomane. Son caractère pétillant est-il une défense contre la dépression maternelle ? Ou les restes mélancoliques d'un travail de deuil qu'elle n'a pu mener à terme ?

À la seconde séance en face à face, elle me dit qu'elle m'a trouvé très froide la dernière fois, « glaciale », le froid ne l'a pas quitté de toute la journée. « Trop distante et silencieuse » précise-t-elle. Je repense d'emblée à la description qu'elle a faite de sa mère, qualifiée de « froide » elle aussi, mais c'est surtout le froid durable qui retient alors mon attention comme si elle gardait contre elle quelque chose de moi, « toute la journée » a-t-elle dit. Elle a beaucoup repensé à ce premier entretien dans l'intervalle des deux séances comme si elle n'avait pu me quitter.

Sa perception contraste alors avec ce qu'elle m'a fait éprouver lors de cette première rencontre. À ma représentation plutôt chaleureuse d'une petite fille joyeuse fait face pour elle celle d'une analyste froide.

Un souvenir (peut-être écran ?) lui est revenu entre les deux séances qui lui semble étrange maintenant qu'elle en parle ici. Lorsque sa grand-mère lui a appris le décès de sa petite sœur, elle était allée sur la tombe de sa sœur avec une amie de son âge, elles avaient 8 ans l'une et l'autre, sans adulte pour les accompagner. Elle se souvient d'avoir pensé que si elle entendait sa sœur pleurer elle descendrait dans la tombe pour aller la chercher et la ramener. Ce souvenir est accompagné d'un sentiment qu'elle qualifie elle-même de « tout puissant ».

Mauvaise mère, mauvaise analyste.

Dans les premiers temps de l'analyse, Jeanne me posera beaucoup de questions sur le déroulement des séances, sur « la méthode », sur les « tâches » qui lui reviennent. Que doit elle me rapporter de ses pensées ? Comment doit-elle travailler entre les séances ? Je retrouve encore la petite fille au travers de cette position infantile, et tandis que je lui fais part de ce que je ressens de son désir d'être une bonne élève de l'analyse, je pense à mon propre désir d'être moi aussi une bonne élève de l'analyse.

Ses associations qui m'avaient semblé mobilisables dans les séances préliminaires, m'apparaissent comme gelées par le passage sur le divan.

Jeanne continue de me solliciter beaucoup et directement : « Alors ?... Ah oui c'est vrai... vous n'allez pas me répondre », déployant un transfert négatif nourri par le vécu de passivité qu'elle supportait mal dans la cure. J'interviens peu dans ces premières séances et devant mon silence, un peu comme une enfant boudeuse, elle se met à lire des ouvrages de psychologie, parle beaucoup avec ses amis de son analyse. Enfant bavarde et espiègle elle raconte tout des séances et me le fait savoir. Je l'imagine me dire « puisque vous ne dites rien, je me débrouille toute seule ».

Elle fera régulièrement, dans le début de l'analyse, des commentaires sur mon divan trop dur et peu confortable. Elle évoquera alors ses années d'études supérieures marquées par le souvenir d'une grande solitude dans un logement petit et insalubre. Elle rend sa mère responsable de ne pas lui avoir donné spontanément plus de confort, bien qu'elle reconnaisse n'avoir rien demandé. Elle parlera souvent de cette chambre de bonne avec une certaine colère, « un taudis ! » dira-t-elle, « sans chauffage ni cuisine et les toilettes sur le palier ! ».

« Comme ici ? » lui dis-je. N'entendant pas ma remarque elle poursuivra sur son frère qui occupera à son tour cette chambre de bonne et y exigera des travaux de la part de ses parents, ce qui suscitera un profond sentiment d'injustice.

D'autres obtiennent ce dont elle est privée, l'amour maternel.

Si je pense dans un premier temps avec un léger agacement que l'utilisation qu'elle fait d'une certaine forme d'ironie, de légèreté et de provocation, me disqualifie dans ma fonction, je suis surtout touchée par sa tentative dynamique et insistante de me rendre vivante, par son attente que je lui donne quelque chose.

Cette demande avide d'un lien à l'objet primaire, son investissement massif de la relation à l'analyste m'interrogera sur ma propre capacité à contenir son avidité et à occuper cette place sans me faire dévorer.

Le bébé vomi et l'analyste sac-poubelle.

En lien avec mes pensées autour de son oralité avide, elle me surprend alors lorsqu'elle avoue avec une certaine gêne qu'elle se fait régulièrement vomir après un repas trop copieux. Ce comportement est apparu assez tôt dans l'enfance. On lui a souvent raconté qu'elle mangeait peu, vomissait très souvent, triait les aliments et cachait les goûters que lui préparait sa mère, dans des recoins de sa chambre, qu'elle oubliait et qui finissaient par pourrir.

Elle évoque alors un amour de vacances et une première rencontre avec la sexualité à l'adolescence. La fin de cette relation suscite un chagrin profond et un immense sentiment de solitude. Elle développe alors un comportement boulimique, grossit de 15 kg puis, pour les perdre elle va vomir ses repas qu'elle cache sous les feuilles dans la forêt qui jouxte la maison familiale.

À la séance suivante elle rapporte un rêve qu'il lui semble avoir déjà fait à l'adolescence.

« Elle, petite fille, est avec ses parents et d'autres personnes adultes, tous partent pour une marche dans la forêt. Elle s'aperçoit que certains d'entre eux portent des sacs-poubelle. Elle profite d'un moment d'inattention des adultes pour regarder dans les sacs et constate qu'ils contiennent des fœtus. Elle se demande dans son rêve ce qu'ils vont faire de tous ces bébés morts. Elle n'évoque aucun affect lié au rêve tandis que je suis moi-même plutôt troublée et me laisse emporter dans une rêverie peuplée d'enfants morts, comme sa sœur, et je lui dis : « des bébés-déchets que l'on irait cacher sous des feuilles comme du vomi ? ».

J'avais éprouvé alors une certaine insatisfaction quant à mon commentaire de ce rêve qui témoignait de ma difficulté à penser un tel matériel. Cependant il me semble aujourd'hui que l'affect éprouvé et figuré de mon côté nous avait permis à toutes les deux de lier le vomi abandonné sous les feuilles, au rêve des bébés dans les sacs-poubelles, et qu'ainsi je lui proposais de passer de l'excorporation à la projection. Mon intervention lui avait permis de produire des associations sur cette forêt tant aimée de son père et les longs moments teintés de solitude mais aussi de plaisir qu'elle y passait.

Devant le miroir.

Ses éprouvés liés à l'enfance sont de l'ordre de l'absence et j'imagine alors une petite fille triste. Elle se souvient d'avoir passé de longues heures à lire dans le grenier de la maison familiale, avant la naissance de son frère. Elle n'a pas de souvenirs de tendresse avec sa mère, elle ne sait pas si elle ne s'en souvient

pas ou si ça n'a pas existé. Sa mère détenait l'autorité dans le foyer, c'était elle qui distribuait les gifles et les punitions.

Elle pense avoir eu une mère peu affective, silencieuse, parlant peu sauf pour lui adresser des propos agressifs et même méprisants, comparant ses cheveux bouclés de petite fille à ceux de Louis XIV ou encore à des poils pubiens.

Dans l'analyse, je devais être alternativement une mère silencieuse, froide et endeuillée, une mère tyrannique et haineuse à l'égard de l'enfant resté vivant et une jeune femme surprise par une maternité qu'elle n'avait pas désirée.

Les relations avec sa mère changent, elle s'en occupe et prend soin d'elle comme d'une enfant. Récemment elle s'est laissée surprendre par un moment de tendresse partagé où elle l'a longuement coiffée face au miroir. Elle dit qu'ainsi elles ont pu se regarder « en face » et se dire des choses affectueuses.

Dans une même séance elle raconte deux rêves.

Dans le premier « elle se regarde dans un miroir et se voit avec plusieurs visages, parfois qui lui ressemblent, parfois déformés, en mouvement ou dédoublés, regardant des directions opposées. Ce rêve lui évoque le moment de tendresse avec sa mère face au miroir. »

Dans le second « elle consulte une « psy » mais lorsqu'elle arrive la place est déjà prise par un étudiant. Elle entre quand même, et la séance débute. La « psy » lui dit des choses bizarres et elle comprend alors que c'est une sorte de diversion à l'adresse de l'étudiant qui finit par partir. Elle revient pour une seconde séance et cette fois, un homme d'un certain âge, discute avec la « psy ». Lorsqu'il s'en va, elle s'allonge sur le divan, très large, « pour deux » et la psy vient s'allonger à côté d'elle. Elle lui raconte alors le rêve du miroir et l'interprète seule. Elle lui demande ensuite si c'est normal que celle-ci soit allongée à côté d'elle. La psy, confuse, va alors s'allonger en face d'elle, sur un autre divan, simple celui-là. Elles sont face à face et elle se sent mieux. »

Je me sens alors disqualifiée par cette enfant hypermature qui prend ma place et cherche à s'installer dans une scène primitive avec l'étudiant ou son père.

C'est cependant sur le fil du transfert homosexuel (maternel ou fraternel) qu'elle trouvera un reflet d'elle-même. Comme dans la séance de coiffure avec sa mère, elle veut me voir et elle veut voir que je la voie.

L'activité représentative dont elle témoigne montre que je suis certainement devenue en ces instants ce miroir peut être déformant, mais qui reflète enfin !

Jeanne rêve beaucoup durant cette période, rapportant plusieurs rêves par séance qu'elle tente de garder en mémoire en les notant à son réveil. Cette hyper production de rêves qui m'est destinée, me semble avoir une fonction traumatolytique dans leur tentative de représenter ce qui ne peut se symboliser.

L'état de santé de sa mère se dégrade rapidement, tant du point de vue physique que psychique, elle perd la mémoire, n'a plus la même voix qui s'éteint petit à petit.

Jeanne pleure beaucoup en séance en parlant des longs moments qu'elle passe avec sa mère qu'elle questionne beaucoup sur l'enfance de chacune d'elles. Elle continue de lui faire le reproche de ne pas s'être occupée suffisamment bien d'elle lorsqu'elle était enfant, mais aussi de lui avoir caché le décès de sa sœur. Sa mère lui confiera alors, son sentiment de culpabilité toujours vivace d'avoir couché cette petite sœur dans une chambre tout au bout d'un long couloir pour ne plus l'entendre pleurer.

Elle évoque longuement aussi dans les séances les années de prépa où elle travaillait énormément pour être vue et reconnue par sa mère ce qui amènera mon commentaire « Ici aussi ? » et sa réponse « Oui... avant que ma mère ne meure » et elle ajoutera « Ou avant que je ne parte à l'étranger où un poste m'a été proposé ».

Je lui dirai : « Nous nous perdrons de vue alors ? » Ce qui après un long silence amènera sous une forme dénégative l'aveu du fantasme matricide : « Je n'ai jamais voulu la mort de ma mère même si j'ai toujours pensé qu'elle ne m'aimait pas.... je l'ai détestée à l'adolescence pour ne rien attendre d'elle ».

Oubli et lapsus de l'analyste.

Huit mois après le début de l'analyse, sa mère décède. Les séances se font plus silencieuses et elle s'exprime à voix de plus en plus basse. Je dois tendre l'oreille pour entendre ses paroles, je suis tentée de me rapprocher physiquement, elle me tient au plus près et je pense alors qu'elle me prive de ses mots, qu'elle les garde pour elle et qu'elle-même, devenant sa mère morte, elle fait de moi la petite fille qui subit la perte maternelle.

Elle revient sur le suicide de la première femme de son mari, sur des amis malades, décédés ou qui vont mourir, sur sa petite sœur... Il y est aussi beaucoup question de réparation, de l'efficacité d'une analyse, du peu de valeur de l'argent qu'elle gagne et qu'elle me donne. Elle se sent niée, inutile, invisible, ce qu'elle me fait éprouver en retour.

Dans la continuité de ces séances difficiles, je m'aperçois que je n'ai aucun souvenir de la séance passée alors que je m'appête, le lendemain à prendre quelques notes sur le récit d'un rêve qui m'a paru important.

Troublée par cet oubli, je m'interroge sur mon propre fonctionnement psychique et me demande s'il y avait là la marque du traumatisme, le signe du négatif à l'œuvre indiquant la présence d'une difficulté devant un travail de deuil ne pouvant aboutir à une représentation de l'absence, ni chez elle ni chez moi. Un miroir qui ne reflèterait plus!

Je pense alors à Pontalis qui écrit : « Quand la perte est dans la vue, elle cesse d'être un deuil sans fin ». (Pontalis. Perdre de vue.)

Ce constat d'oubli accompagné d'un sentiment de culpabilité était sans doute en rapport avec sa haine meurtrière à l'égard d'une mère mais peut-être aussi d'une sœur. Un sentiment, nouveau, de culpabilité à l'égard de sa mère apparaîtra, elle pourra alors associer sur des affects de tristesse perçus chez elle lorsqu'elle était enfant, sur le souvenir de l'avoir vu pleurer et de lui en avoir demandé la cause. Elle ajoutera que sa mère avait manqué de tout dans son enfance, d'amour et de nourriture, ce qui amènera un sentiment coupable à propos de ses refus alimentaires.

Je ferai alors le commentaire suivant : « Une mère peut en cacher une autre », et penserai dans le même temps qu'une mère peut aussi cacher un père.

Depuis la mort de sa mère Jeanne s'occupe beaucoup de son père, qu'elle tente de réconforter allant jusqu'à rechercher un contact corporel qu'il lui refuse. Elle se souvient qu'à l'adolescence, son père expliquait la rivalité qui existait entre mère et fille par le fait qu'elles se ressemblaient beaucoup : « Des clones » disait-il.

En relisant mes notes après cette séance je constate que j'ai noté que la patiente avait parlé d'un moment où la tumeur et « l'Œdipe » de sa mère avait pris du volume.... j'avais écrit Œdipe au lieu d'œdème, le E dans l'O m'avait trompé comme dans une troublante scène primitive. Ce père idéalisé, resté inattaquable, inatteignable, épargné de tout reproche, apparaissait enfin, prenant du volume comme la tumeur.

### Être une mère froide

Nous sommes maintenant à plus d'un an d'analyse. Elle vit difficilement en ce moment le fait d'être allongée sur le divan et dit avoir besoin de me voir, elle ne sait pas toujours si je suis bien là.

Lors d'une séance, Jeanne entre dans mon cabinet en pleurs et demande à s'asseoir sur le fauteuil, ajoutant qu'elle ne pourra pas aller sur le divan aujourd'hui, qu'elle est trop mal, et se sent perdue. Nous restons quelques secondes debout en face l'une de l'autre, je suis surprise et reste quelques minutes interdite. Je ne réponds pas verbalement à sa demande et j'insiste délicatement pour qu'elle poursuive sur le divan en lui indiquant d'un geste de la main de s'allonger. Elle s'assoit d'abord, les pieds au sol, continue de pleurer le visage dans ses mains, puis comme je reste silencieuse et que j'ai regagné mon fauteuil, elle finit par s'allonger. La séance me semblera difficile, je suis en attente et mal à l'aise. Elle évoque le travail, ce qu'on lui fait vivre, la disqualification permanente, la perte de son statut et de son pouvoir. Je ferais de nombreux commentaires durant cette séance comme pour la soutenir ou atténuer mon sentiment de culpabilité suscité par mon refus de la voir en face à face. Je vais jusqu'à me demander si elle n'annule pas tout le travail accompli. Une foule de question me submerge alors. Est-ce une attaque du cadre ? Dois-je le maintenir coûte que coûte ? Puis-je la laisser dans cet état de détresse qui me paraît pourtant authentique ? Suis-je cette mère froide, déprimée et dans la haine de son enfant ? Est-ce que cette



demande de face à face est un refus de penser ou bien la recherche désespérée d'un accrochage à un objet dans la réalité ?

À la séance suivante, comme elle arrive avec la même présentation de détresse et la même demande, et non sans avoir pensé cette éventualité, je lui propose le fauteuil lui disant que j'ai réfléchi, que nous pouvons provisoirement poursuivre, sur quelques séances, de cette manière. Je lui dis aussi qu'elle voulait sans doute me voir.

Elle se dit soulagée et les pleurs cessent rapidement. Je pense alors qu'elle peut maintenant soutenir le regard d'une mère sans risquer de se pétrifier, que ce regard reflète enfin une image d'elle-même et qu'ainsi un travail de deuil pourra peut-être commencer. Mais de quel deuil s'agit-il ? Celui de sa mère morte récemment ? Ou celui de celle qui a disparu après le décès de la petite sœur ?

Je m'interrogerai sur ma résistance à accéder d'emblée à sa demande. Mon mouvement de haine contre-transférentiel contenu dans ce refus ponctuel a-t-il été organisateur pour elle ? Mais aurait-il conduit à la rupture de la cure s'il s'était maintenu ?

J'ai pu penser ce moment dans un après-coup, comme la réactualisation de l'expérience traumatique primaire, la figuration du décès de ce bébé que sa mère refusait d'entendre pleurer.

J'ai accepté sa demande dans un second temps et me suis sentie moins écrasée par mon idéal analytique. Il m'a fallu une séance pour revenir de ma surprise et de mon hésitation, pour sortir de l'indécidable entre mon empathie pour elle et la volonté de maintenir ma neutralité analytique.

Nous travaillons quelques séances en face à face comme dans une sorte de prudence réciproque autour de ses déboires professionnels. Elle n'évoque pas la situation dans laquelle nous nous trouvons maintenant, ni moi d'ailleurs, une sorte de parenthèse, un moment d'inquiétante étrangeté.

Puis je lui propose de revenir sur le divan ce qu'elle accepte facilement. Aussitôt allongée, comme annulant la parenthèse de ces quelques séances, elle dit : « J'ai eu l'impression qu'avec votre refus vous ne vouliez pas entendre ma souffrance ».

Je lui dirais : « Vous pensiez peut-être que je ne voulais pas vous entendre pleurer ».

J'ai compris alors combien j'étais médusée par ce transfert maternel massif, celui d'une mère tyrannique et infanticide auquel je me sentais assignée et qui me rendait probablement trop silencieuse.

Green souligne combien le contre-transfert est sollicité face à la clinique du négatif et combien une mère morte n'en finit pas de ne pas mourir.

Le passage par le face à face lui a permis de retrouver la possibilité de voir et d'être vue, de regagner le divan et de se le réapproprier pour deux années encore au cours desquelles la tiercéité œdipienne prendra une plus grande place ouvrant la possibilité à de meilleures capacités de symbolisation.